

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue L.-J. Rousseau, 2, e. chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 „
TROIS MOIS 3 „

Pour l'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 25 Octobre 1863.

Le Prince va bientôt rentrer dans la Principauté. Son retour, aussi impatiemment désiré que son départ est toujours vivement regretté, causera à ses sujets la joie la plus vive. Les sentiments, qui attachent les habitants de la Principauté à leur Souverain, ne sont pas de ceux qui s'affaiblissent par suite du temps ou de l'absence. L'affection du peuple est basée sur des traditions trop anciennes et sur une sollicitude trop assidue pour que rien au monde puisse jamais en altérer la constance et la durée. D'ailleurs, comment pourrait-il en être autrement, lorsque le bien-être de la Principauté et les intérêts de Monaco sont l'objet continuel de l'auguste sollicitude de Charles III.

En effet, de loin comme de près, Son Altesse Sérénissime veille à tout. Ses soins de chaque jour s'appliquent à développer, dans la mesure du possible, la prospérité intérieure et à étendre à l'étranger des relations, qui garantissent des débouchés au commerce, en lui assurant les avantages que les plus grands états peuvent procurer à leurs nationaux.

Si le commerce et l'industrie veulent seconder les efforts du Prince, on aura rarement vu un état d'une aussi petite étendue jouir d'une plus grande prospérité, et pouvant plus facilement arriver à la richesse par le travail et l'activité.

L'arrivée du Prince Charles doit imprimer un nouvel essor à toutes les entreprises que son gouvernement sait si bien encourager. L'impulsion donnée aux travaux publics, la promptitude apportée à la réalisation des projets soumis à l'approbation de Son Altesse doubleront le zèle des personnes qui se sont déjà mises à l'œuvre, et serviront de stimulant irrésistible à celles que leur timidité ferait encore hésiter. Tant de choses seront bientôt en voie d'exécution que, chez tout le monde, le courage et l'audace grandiront à l'envi, et que, malgré cette répugnance instinctive que l'on éprouve à

se livrer à des entreprises hardies et nouvelles, on bravera les difficultés du présent et les hasards de l'avenir.

La présence de Son Altesse à Monaco a toujours eu pour effet de donner aux choses une physionomie nouvelle. Personne ne l'ignore parmi nous. Mais cette année, les circonstances ont revêtu une forme si favorable à toute sorte de développements, que ce serait presque perdre la mémoire ou commettre gratuitement un anachronisme que de vouloir leur trouver un point de ressemblance avec le passé.

Autrefois, il y a plusieurs siècles, c'est-à-dire à cette époque, où les Princes de Monaco luttaient à forces égales contre la république de Gènes, et où ils prêtaient leurs navires et leurs troupes aux rois de France, Monaco cherchait sa réputation et sa gloire dans de glorieux combats. Obéissant aux nécessités des temps, les descendants des Grimaldi portaient sur tous les champs de bataille leur redoutable étendard. La gloire était leur ambition. Et leurs peuples, avides comme eux de réputation et de trophées, regagnaient leur port et leur rocher inaccessible sans se préoccuper si la prospérité intérieure répondrait au bruit de leurs exploits. Peu leur importait du reste le lendemain. Leurs souverains n'étaient-ils pas là pour parer aux besoins d'une récolte insuffisante ?

Aujourd'hui que les progrès des lumières, la civilisation et la formation définitive des grands états ont amené un changement dans l'ordre des idées générales et converti l'ambition de la guerre en un amour insatiable du bien public et de l'extension du commerce, Monaco, subissant l'influence de toutes ces transformations et aussi des révolutions, qui ont signalé notre époque, marche comme les grands états dans des voies nouvelles. Si les temps des splendeurs militaires sont passés, l'heure de la rénovation sociale a déjà commencé. L'heure de la richesse est venue.

Lorsque Son Altesse réside à Monaco, les hauts personnages qui viennent demander à

notre climat la santé ou le repos, se plaisent à visiter l'héritier de tant d'augustes souverains. Rois et Princes, tous veulent voir l'illustre descendant d'une aussi antique dynastie. Alors l'éclat des fêtes, l'animation, qu'apporte au palais le séjour des hôtes augustes, venus momentanément au milieu de nous, donnent à la ville un mouvement, qui vient s'ajouter à celui qu'y cause la présence ordinaire du Prince.

En annonçant le prochain retour de Son Altesse Sérénissime nous sommes certain d'annoncer une nouvelle agréable à tous.

A. CHAMBRON.

Nous empruntons à la *Revue des Eaux* l'épisode suivant qu'elle raconte dans son courrier d'Allemagne :

Une dame du Midi de la France, qui avait joué la comédie de salon dans le faubourg Saint-Germain avec le plus brillant succès pendant les derniers hivers, venait de quitter le château de son mari en proie à une jalousie non fondée heureusement, mais excitée par les efforts d'une imagination soupçonneuse et exaltée comme le sont toutes les imaginations chauffées par le soleil de Mont... — J'allais presque trahir le secret en disant le nom de la ville. — Cette dame vient trouver M. le directeur du théâtre de Hombourg dont la réouverture doit avoir lieu le 1^{er} novembre et lui demande l'emploi de seconde jeune première, afin de ne pas nuire à la jeune première en titre. — Délicatesse de femme du grand monde. — M. le directeur du théâtre de Hombourg, enthousiasmé de voir une aussi bonne fortune tomber dans sa troupe, se prépare à prendre son air le plus gentilhomme pour donner un assentiment digne de la circonstance et de la dame, lorsque : Patatras ! le mari entre dans le cabinet du directeur. — Tableau ! nous sommes au théâtre. — Une explication sérieuse, des preuves irréfragables sont apportées à la dame pour lui prouver son erreur et les écarts de sa petite cervelle. Un baiser de réconciliation est échangé devant M. le directeur du théâtre de Hombourg, qui est prié de garder le mutisme le plus complet, mutisme observé, je dois le dire, mais M. de S... sera bien étonné, j'en suis sûr, quand il saura que cette petite scène de séparation et de réparation conjugale était forcément destinée à venir varier le feuilleton de la *Revue des Eaux*. Les abonnés du théâtre de Hombourg y perdent une grande artiste, mais le mari de celle-ci y gagne en proportion, car sa femme est charmante. Il s'était gardé de l'oublier.

LETTRE PARISIENNE

Paris, le 21 octobre 1863.

Les feuilles des bois commencent à tomber, et semblent donner le signal du retour à Paris. Octobre annonce aux habitants des châteaux que la saison d'hiver va commencer. Adieu aux villas, aux parcs, aux fermes, aux promenades à deux, sous les arbres séculaires. Paris envoie dans les campagnes les lointaines harmonies de ses concerts, et chacun s'empresse de quitter les champs et d'accourir vers la ville des plaisirs.

Mais avant de vous esquisser la nouvelle physiologie que revêt l'actualité par excellence, *urbs* diraient les romains, comment ne pas vous parler de l'événement qui agite toutes les imaginations. Je m'étais cependant promis de ne pas vous parler de Nadar, mais comment y résister? Comment les imaginations ne prendraient-elles par leur essor à la suite de ce ballon qui emporte la destinée de huit personnes. Nous avons tous applaudi ces hardis voyageurs, lorsque l'immense machine, à un signal donné, s'est élevée dans les airs avec cette majesté qui fait palpiter tous les cœurs. Dans ces moments solennels, il y a un certain frémissement d'inquiétude et d'admiration qui parcourt les masses; les regards expriment les vœux que l'on fait pour un heureux retour.

Mais, au moment où je m'entretiens avec vous, la nouvelle se répand que les voyageurs sont descendus dans le Hanovre avec des avaries sérieuses. Les ancres se sont brisées, et le *Géant* a traîné la nacelle comme dans un tourbillon à travers les campagnes étonnées de ce spectacle qu'elles contempnent pour la première fois. M^r et M^m Nadar sont blessés, dit-on, assez grièvement; et les autres passagers sont plus ou moins confusés.

Les exilés de Paris, je parle de ceux qui l'ont fui vers le mois de juillet, le trouveront transformé. De nouvelles rues sont percées, de nouveaux boulevards sillonnent la grande cité. Que sera-ce donc quand les travaux projetés auront été mis à exécution? On frémit en y songeant. On parle de chemins de fer aériens depuis que Nadar a été dominé dans les nuages. Un autre projet doit percer la montagne de Montmartre, et enfin Paris port de mer commencera à ne plus être un rêve à faire ouïr les incrédules. En attendant que les fregates cuirassées viennent prendre leurs ébats dans la mer de la plaine St-Denis, d'anciens établissements vont disparaître. L'édilité parisienne ne respecte plus rien, et ses ingénieurs vont tracer un boulevard sur l'emplacement même du jardin Mabille et sur celui du château des fleurs. C'est ainsi que le jardin d'hiver a vécu, il y a quelques années. Ces lieux, où tant de jeunes générations ont pris leur ébats, ne vivront plus que dans les souvenirs les plus lointains, et les immortelles chansons de Nadaud. Un pleur sur ces deux infortunés, déçus à la fleur de leur âge; mais qui plus heureux que la commune humanité auront le privilège de renaître avec les beaux jours plus brillants et plus gais.

Si j'étais un diable boiteux, je dirais des choses peu agréables de la manie qui s'est emparée de notre génération en matière théâtrale. Des féeries, des féeries partout. Nous avons subi *Rothomago*, les éternelles *Pilules du Diable*; et nous avons hélas! *Peau d'âne*, et la *Lampe merveilleuse*. Voilà pourtant à quel degré de décadence intellectuelle en est arrivé le peuple qu'on appelle le plus spirituel de la terre. Il s'ameute aux abords de certains théâtres pour voir des effets de lumière électrique, comme si les fêtes du 15 août ne lui suffisaient pas. Il croit frémir à la vue de quelques spectres bons à amuser des enfants en nourrice; il admire de nouveaux cartons peints, et s'extasie devant les charmes plus ou moins authentiques de certaines beautés à la mode. Et cette fièvre désespérante ne dure pas seulement huit jours. Tous les soirs, le passant est témoin de cet affligeant spectacle. On jette le monde à la porte; le monde rentre le lendemain par la fenêtre toujours plus empressé. Sauvons-nous afin de n'être pas inondé par le flot envahissant de cette littérature de machiniste qui a remplacé aujourd'hui la langue de Corneille et de Molière.

Est-il donc vrai qu'elle soit morte cette langue

française? La parle-t-on encore sur nos théâtres? Demandez le aux échos de la Comédie française qui retentissent encore des applaudissements dont on a salué lundi soir la jolie pièce de M. Auguste Vacquerie. *Jean Baudry* a obtenu sur notre première scène un succès des plus légitimes. Je regrette de ne pouvoir vous faire le récit de ces quatre actes réellement littéraires, dont le style est à la hauteur de la pensée. Je ne doute pas que la vraie critique ne s'empresse de ratifier le jugement porté par le public à la première représentation. Les artistes, qui ont interprété cette œuvre, ont largement participé au succès de l'auteur. Nommer Régnier, Delaunay et Barré, c'est dire que la plus rare perfection a présidé à la création du rôle de ces excellents artistes; quant à M^{lle} Favart, elle s'est montrée touchante et dramatique, et méritait certainement d'être comptée parmi les meilleures comédiennes qui ont illustré le théâtre français.

Le théâtre italien a ouvert ses portes à sa société élégante, et M^{me} de la Grange a conquis tous les suffrages dans la *Traviata*. *La Muette* nous est rendue à l'Opéra avec cette poétique Fénella qu'on nomme Maria Vernon. Une nouvelle étoile brille au firmament de la tragédie. Espérons que M^{lle} Jaillot pourra relver son sceptre depuis longtemps oublié! L'OJéon a cherché à nous faire frémir l'autre jour avec *Romeo et Juliette*. Mais l'ombre des Capulet n'a pu me faire oublier que je ne sais pas un mot d'anglais; aussi me suis-je réfugié au Vaudeville, où Balzac nous était rendu dans les *Ressources de Quinola*. Voilà un théâtre où se trouvent des acteurs vraiment consciencieux. Allez au Vaudeville, et vous aurez passé une soirée des plus attrayantes tant au point de vue de la vraie littérature qu'on y débite, que des véritables artistes qui l'interprètent.

Je ne vous dirai rien du Gymnase, qui devient incorrigeable avec le *Démon du jeu*; je préfère attendre qu'il nous ait donné les *Diables noirs* de M. Sardou. Je ne vous ferai pas la mauvaise plaisanterie de vous mener aux Folies dramatiques entendre la *Dame aux camélias*. Je sors des théâtres pour aller aux dernières courses d'automne, et je vous raconterai la prochaine fois si *Blanchette* a gagné d'une longueur sur *Gentil homme* ou *Guillaume le taciturne*.

ERNEST YOULLET.

NOUVELLES LOCALES.

Mercredi, 21 octobre, M. le Colonel Vicomte de Grandsaigne, premier aide-de-camp du Prince Charles III, a eu l'honneur d'être reçu au palais des Tuileries par le Roi Georges I^{er} et de lui remettre une lettre de Son Altesse Sérénissime, empêchée par une indisposition, de se rendre, en personne, auprès de Sa Majesté Hellénique.

THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN DE NICE.

ATTILA.

Un mot d'abord :

La presse de province, à l'instar de sa sœur aînée la presse de Paris, s'occupe beaucoup de théâtre. Mais, à l'inverse de cette dernière, et au lieu de faire comme elle de la question théâtrale une question exclusive d'art littéraire ou d'art scénique, elle en fait, la plupart du temps, un sujet de chronique locale, destiné à passionner les conversations d'estaminet ou à alimenter les malins propos des flâneurs de bon ton. Elle tourne généralement toutes ses préoccupations vers des futilités. De détails mesquins ou peu sérieux elle fait de très grosses affaires. Et quand elle veut se montrer savante et aborder le *côté sérieux de la chose*, elle se jette dans des personnalités. Alors elle range en ligne, par ordre de sexe, les acteurs de la pièce, et après un examen aussi peu sérieux par fois que plaisant, elle décerne à chacun l'éloge ou le blâme, l'encouragement ou le découragement, selon que ses nerfs ont été agréablement tendus ou détendus, la veille.

Elle dit aux uns :

— Vous avez été inimitables !

Aux autres :

— Vous êtes une étoile !

A ceux-ci :

— L'avenir est à vous !

Puis recommençant sa période d'inspection, elle reprend.

— Vous, M. X, vous me faites regretter M. Z !

— Pourquoi M^{lle} Caroline est-elle aussi raide dans sa démarche? Pourquoi ne prodigue-t-elle pas davantage ses sourires! Une allure pareille ne saurait nous convenir! Nous reviendrons sur ce sujet!! (?)

— M^{lle} Zoé n'est pas à la hauteur de sa mission. Nous avons entendu autour de nous des groupes nombreux qui exprimaient hautement leur mécontentement. C'était justice. Cette persistance de la part de l'administration à imposer au public des artistes qui ne lui conviennent pas, est intolérable. Si nous sommes juste, nous serons sévère; et nous ferons en sorte, à l'avenir, que de pareilles surprises ne se renouvelent plus.

Ainsi deux colonnes durant. Puis vient la signature du rédacteur *chargé spécialement* de la partie théâtrale.... Puis... tout est dit.

Il faut convenir que le public intelligent, qui possède des notions d'art un peu étendues, serait de bien bonne composition, s'il pouvait s'accommoder de ce dire delphique: et les artistes donc!

En vérité, c'est bien peu connaître les artistes que de s'occuper d'eux autrement que d'une manière incidente. Ce qui ne veut pas dire qu'ils tiennent à ce que l'on taise leur mérite, alors même qu'ils n'en ont point, que l'on oublie leur voix, quand même ils soient affligés d'un organe strident ou caverneux, leur démarche, leur prestance, leurs yeux, leurs mains, voire même leurs pieds. Un artiste, qu'il soit homme, ou qu'il soit femme, est un composé d'ambition, d'orgueil et de vanité. Mais, s'il a des travers, il a infiniment de qualités. Il possède surtout un tact d'une délicatesse extrême; et, mieux que nul au monde, il connaît le moment où il convient de le mettre en relief pour le louer ou le conseiller.

En faisant à chaque revue la critique du jeu de chaque artiste, on a recours à son insu à un système, qui donne des résultats tout différents de ceux que l'on attend. Au lieu de redresser des travers on fait naître l'hésitation. Et celui qui hésite, parce qu'on l'observe de trop près, crie à l'intimidation. Vous croyez donner un conseil, vous donnez une leçon inopportune. Nous en avons le droit, répondra-t-on: nous ne le contestons pas; tous les droits, comme tous les goûts, sont dans la nature! Mais encore *est modus in rebus*.

Pour faire une critique sérieuse, il faut deux choses: une situation et un personnage. Or, si on néglige de rendre compte de la situation, d'en exposer les phases, d'en faire ressortir les avantages et les inconvénients, comment peut-on apprécier avec justesse l'intelligence de l'acteur et son savoir faire ou critiquer son jeu et son débit? quand on écrit, on ne doit pas supposer le lecteur converti d'avance à son opinion. Un feuilletoniste de théâtre n'a pas le droit d'affirmer d'une manière absolue sa manière de voir. Il doit exposer des faits, discuter et conclure absolument comme s'il traitait une question philosophique. Le public l'écoute, suit le développement de sa thèse et puis l'approuve ou émet une opinion contraire selon qu'il adopte ou repousse les conclusions qu'il déduit.

C'est rendre un mauvais service à tout le monde, aussi bien aux gens qui fréquentent le théâtre qu'aux

artistes, que de parler toujours *ex cathedra*. Un journal jouit sur les masses d'une influence trop grande pour n'y pas regarder à deux fois lorsqu'il émet une opinion. De son appréciation dépend souvent un avenir. Et avant de briser la carrière d'un homme ou d'une femme, en l'accusant d'inhabilité ou d'inielligence, il faut être bien sûr que l'on ne cède pas à une mauvaise impression, nous ne dirons pas à un ressentiment, mais à une déception par exemple, dans laquelle un froissement d'amour propre jouerait un rôle plus grand que l'amour de l'art.

Maintenant venons au fait.

Attila est une œuvre de Verdi. Elle parut en 1846 et fut jouée cette année au théâtre de Naples, où elle réussit complètement. Ses succès d'alors ne paraissent point devoir garantir ses succès d'aujourd'hui. Les dilettanti de Nice ne pensent pas au sujet de cette pièce ce qu'en pensèrent ceux de Naples. Pourquoi? Nous l'ignorons. Nice et Naples sont deux villes cependant chez lesquelles le goût devrait avoir quelque chose de commun, sinon d'identique. Quoique Nice appartienne en ce moment à la France, il y a trop peu de temps qu'elle a cessé de faire partie de la famille Italienne, pour avoir complètement oublié les mœurs musicales de son ancien pays. Ce qui fut bon, il y a 17 ans, devrait conserver encore quelques unes des qualités qui excitèrent l'admiration à cette époque. Le mérite d'une œuvre ne vieillit pas à ce point, en si peu d'années, que l'on puisse trouver mauvais ou suranné en 1863 ce que l'on applaudit en 1846. Cependant, comme nous n'avons pas mission de forcer le public à battre des mains, là où il ne s'amuse pas, nous n'insisterons pas afin de chercher à convaincre ceux qui ne pensent point comme nous. Il est toutefois certain que M. Avette, en montant cette pièce, n'a pas commis un de ces anachronismes, qui font dresser les cheveux sur la tête des amateurs de la bonne musique. Verdi est très-beau même quand il n'est qu'ordinaire.

Les artistes, qui ont chanté *Attila*, ont tous un mérite réel.

Il est dommage qu'une prévention, prenant peut-être sa source dans l'habitude, que l'on a, d'entendre des œuvres plus finies de Verdi, tienne le public dans l'éloignement, les soirs, où l'on joue cette pièce. Nous ne dirons pas que les chefs-d'œuvre nous *gâtent*, mais ils ont le mérite de nous rendre singulièrement exigeants. Nous ne nous en plaignons pas; nous sommes de ceux qui voient avec plaisir le progrès prendre des développements surhumains. Seulement, il serait peut-être juste de concilier quelque fois l'amour de l'art avec le sentiment de la reconnaissance.

A. CHAMBON.

P. S. Dimanche prochain nous rendrons compte d'une petite brochure qui vient d'être publiée par un de nos amis sur le théâtre français de Nice.

AVIS.

— Les journaux ne paraissant que pendant l'hiver et auxquels nous adressons le *Journal de Monaco*, cesseront de le recevoir à la fin du mois, s'ils n'ont commencé l'échange.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

On nous écrit de Toulon, le 18 octobre :

Depuis l'arrivée sur rade du vaisseau anglais *le Revenge*, il devient impossible de calculer la quantité de poudre qui se brûle journellement en salves de politesse entre les divers amiraux. Hier, M. le vice-amiral préfet maritime et M. le major général de la marine, se sont

rendus successivement à bord du vaisseau britannique, et, dès ce moment, la canonnade a commencé entre le *Revenge* et la frégate française *la Thémis*, qui répondait coup pour coup.

Les amiraux ayant profité de l'occasion pour aller à bord de la frégate *l'Hellas*, les Grecs s'en sont mêlés à leur tour et le vacarme est devenu général.

Ce n'est que le prélude de ce qui aura lieu à l'arrivée de Sa Majesté Georges I^{er}; les Russes seront en supplément, car on espère bien les voir venir avant le jour de l'appareillage de l'escadre royale, et on prétend même que Sa Majesté hellénique ne quittera Paris que lorsque la flotille moscovite sera signalée sur la rade de Toulon.

— Le Château-Borély, dit le *Sémaphore*, sera, les 1^{er}, 5 et 6 novembre prochain, le théâtre d'une magnifique fête hippique; pendant ces trois journées, de grandes courses auront lieu dans cette belle résidence qui présente aujourd'hui la physionomie à la fois la plus grandiose et la plus riante.

Il suffit de jeter les yeux sur le programme que vient de faire afficher la Société des Courses, pour avoir une idée de l'intérêt que présentera cette étonnante lutte pour laquelle figureront de nombreux chevaux qui se sont fait un nom célèbre sur les premiers turfs de France et même de l'étranger.

LES VILLES D'HIVER.

Les villes d'eaux et de bains perdent leurs visiteurs, à mesure que les arbres se dépouillent de leur feuillage. Plus de toilettes bizarres! plus de chants de fête! plus de musique! plus de rêves dans les labyrinthes des bosquets! plus d'excursions en mer! Dans quelques jours le bruit et les fatigues d'une saison qui a dépassé sous tous les rapports ses aînées auront fait place au calme et au repos le plus parfait.

Mais tandis que les visiteurs des stations maritimes et thermales s'en retournent chez eux, les habitués des villes d'hiver font leurs malles et s'apprêtent à faire leur pérégrination annuelle. Vers la fin d'octobre, on ne rencontre sur les routes qui conduisent aux stations d'hiver, dans les voitures, sur les bateaux, dans les hôtels que les voyageurs types, des personnes maigres, pâles, souffrant beaucoup, ne mangeant presque pas, ne buvant que de l'eau ou du thé.

Autrefois tout ce monde de malades se rendait en Italie, mais il n'en est plus ainsi depuis qu'on a attiré l'attention sur cette habitude funeste, pour les poitrinaires surtout, d'aller au delà des Alpes.

« J'arrivai à Gênes au milieu de l'été, écrit notre regretté compatriote, le docteur Guislain, dans ses *Lettres sur l'Italie*: les chaleurs étaient fortes. Tous les soirs j'y constatai un refroidissement considérable de l'air, je ressentis l'influence si défavorable, si maligne dans les pays montagneux des climats chauds, surtout dans le voisinage de la mer et au moment où le soleil disparaît sous l'horizon. Les matinées sont fraîches à Gênes, mais de midi à trois heures les chaleurs sont très-fortes. L'observation que je pus faire dans cette ville, sur les changements de sa température, presque toujours subits, me fut confirmée par le témoignage de plusieurs médecins qu'une occasion favorable me permit de consulter sur les lieux, et qui m'assurèrent dans les termes les plus positifs que dans cette ville on subit, la plupart du temps, en un jour l'influence des quatre saisons réunies.

« En visitant successivement les différents États de l'Italie, j'acquis la conviction que ce que j'avais trouvé à Gênes se rencontre presque partout, et surtout sur le littoral maritime, même dans des proportions croissantes à mesure qu'on s'éloigne du nord. Il fut bientôt prouvé pour moi qu'une des conditions contraires à la santé doit être rapportée dans ce pays à la *variabilité continue de sa température.* »

Cette assertion du docteur Guislain a été confirmée par d'autres médecins et par les voyageurs qui se sont donné la peine d'en vérifier la justesse. Le Docteur Morgan, dans sa notice sur l'Italie, ne craint pas de dire qu'il y a peu de climats moins favorables pour une personne malade. C'est avec de justes motifs que M. Requin dit, dans un article sur Naples, insérée dans la *Gazette médicale*, « que l'atmosphère de cette ville peut paraître plus funeste que les brouillards de la Seine et de la Tamise, aux individus tuberculeux qui forment, dit-il, la grande majorité du cortège envoyé en Italie par ordre de la faculté. » Et on lit dans le *Bulletin général de thérapeutique*, que M. Jouané a prouvé par des données statistiques, faites dans les hôpitaux de différentes villes, telles que Florence, Rome et Naples, que la phthisie y exerce au moins d'aussi grands ravages qu'en d'autres climats. Or, on peut facilement concevoir combien doit être pernicieuse

l'action d'un air vif et chaud sur des poumons déjà enflammés; les variations atmosphériques qu'on éprouve dans ces pays exigent d'ailleurs des précautions continues. Il est donc évident qu'on s'est trompé sur le compte de ce pays, qu'on a confondu ses dispositions hygiéniques avec l'éclat de son ciel, la beauté de ses sites et l'aspect pittoresque de son sol.

La réputation de l'Italie, comme séjour propre aux personnes faibles et cacochymes, est si étendue que la plupart des peuples de l'Europe, ceux de l'Amérique même, sont dans l'habitude d'envoyer dans ce pays des malades jugés incurables, et dans l'unique but de les exposer à l'influence de cet air si pur et si léger.

Ce que nous venons de dire de l'Italie ne s'applique pas à la principauté de Monaco, ni à Cannes, ni à Grasse, ni à Nice, récemment cédée à la France, qui sont des endroits exceptionnels.

« Si j'étais, dit le docteur Cursius Galensperger de Dresde, malade et ami intelligent de ma santé, voulant boire la meilleure eau du monde, jouir d'un climat sec, chaud et me promener dans une splendide contrée; j'habiterais Grasse! Si j'étais moins malade, et moins soigneux de ma santé, voulant chasser et pêcher, voir de belles plaines, de vastes forêts, une mer azurée et manger de délicieux poissons; j'habiterais Cannes! Si j'étais malade, fatigué, éreinté, ennuyé, voulant merveilleux climat, société, musique, bals, théâtres et plaisirs; je guérirais à Grasse, je me soutiendrais à Cannes, je guérirais, je me soutiendrais, je m'amuserais à Nice. »

Eh bien nous ne sommes pas tout-à-fait de l'avis du savant docteur allemand qui n'est pas assez explicite et nous croyons que Cannes, Grasse et Nice peuvent fort bien convenir à certains convalescents et à quelques personnes faibles, mais ne conviennent nullement aux poitrinaires.

Nous avons par devers nous des faits qui le prouvent de la manière la plus irrécusable.

Dans ces villes, en effet, les rues sont tortueuses et ont des montées et des descentes fréquentes; elles sont généralement fort étroites. Il règne dans ses passages, vrais labyrinthes, des vents froids, là surtout où ils débouchent sur la mer. Après avoir marché quelques temps, après avoir été exposé à l'ardeur du soleil sur les quais, les places publiques, on transpire fortement. La peau gagne une sensibilité, une délicatesse extrême, sous l'influence d'une chaleur qui n'est point excessive, mais qui agit puissamment parce qu'elle est continue. Arrêté par la foule qui circule toujours dans ces défilés, on s'y sent refroidir par les courants d'air. Le contraste des rues exposées au soleil ou à l'ombre est formidable dans ces villes. Ensuite, on éprouve constamment l'influence de deux vents différents, celle d'un vent de terre et une autre d'une brise de mer; c'est ce dernier vent qui prédomine, pendant le jour, tandis que l'autre, venant des montagnes, fait surtout sentir son influence pendant la nuit. Les changements de température provoqués par ces courants atmosphériques, ont lieu pendant toute l'année et avec plus de force en hiver. Déjà au mois d'octobre, les soirées sont réellement froides, tandis qu'au milieu du jour, les chaleurs activent encore fortement la transpiration cutanée.

Aussi, voilà autant de raisons pour lesquelles le séjour de ces villes n'est pas favorable aux tuberculeux.

Mais à quelques lieues de ces villes, il est un endroit qu'on peut à justes titres appeler le Paradis de l'Italie. Cet endroit, c'est la principauté de Monaco, que nous irions habiter si nous étions convalescent d'une maladie grave ou si nous avions des tubercules dans les poumons.

« S'il est, dit la *Revue des Eaux*, un lieu poétique où la nature semble avoir à plaisir accumulé les contrastes les plus saisissants, c'est assurément Monaco avec son rocher pittoresque, son ravin de Ste-Dévote, le plateau sur lequel se groupent déjà autour du nouveau Casino, de charmantes villas, des hôtels confortables qui avant peu, accompagnés de ravissantes habitations, formeront une ville nouvelle adjointe à Costa Bella par des magnifiques bois d'oliviers et de caroubiers. »

Quant à son climat, il est plus doux que celui de Nice, de Cannes et de Grasse, car les vents qui arrivent de la vallée du Paillon y sont inconnus, la montagne nommée la *Tête de Chien* et celle aux flancs de laquelle est suspendue la splendide route de Gênes, abritent toute la principauté contre le mistral et le vent du Nord.

Si l'on voulait faire l'histoire de Monaco et de ses environs si pittoresques et si ravissants, que de lieux intéressants nous aurions à signaler, que de souvenirs nous pourrions évoquer! Pour les archéologues, le trophée d'Auguste à la Turbie, la voie romaine qui s'enfonce vers le couvent de Laghet, où les pèlerins arrivent de vingt lieues à la ronde à certaines époques de l'année; les légendes naïves, entre autres celle de Ste-Dévote, la protectrice de la principauté et dont le sanctuaire est comme enfoui au has du ravin pittoresque auquel il a donné son nom.

Si l'on gravit le rocher sur lequel la ville est située,

le palais attire les regards et offre à l'amateur un sujet d'étude intéressant, d'autant plus que tous les styles s'y rencontrent, ce qui s'explique par le long temps qu'a duré sa construction et par les nombreuses additions qui y ont été faites, à diverses époques.

Dans la ville, quelques curieux restes de la renaissance se trouvent çà et là.

L'église, dont le vaisseau date du XII^e siècle et qui renferme quelques peintures du moyen-âge, mérite d'être visitée aussi.

Maintenant ce qui rend le séjour de Monaco des plus agréables, c'est l'ensemble des distractions qu'on y trouve. Le nombre des étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 30 septembre 1863, était de 1528.

Après Monaco vient la ville de Pau (France) qui est de plus en plus fréquentée comme station d'hiver. Chaque année on y voit surgir des maisons neuves, de nouvelles rues, des quartiers nouveaux.

Nous connaissons des poitrinaires qui vont régulièrement à Pau tous les ans et qui se trouvent fort bien de ce séjour dans la capitale du Béarn. Du reste, le climat de Pau est fort doux; on n'y a à redouter ni les vents violents, ni les changements brusques de la température. Les soirées d'hiver y sont fort animées, on y a des concerts, des bals; le théâtre et le cirque surtout sont bien fréquentés. Enfin, le chemin de fer qui, depuis quelques mois, arrive jusqu'à Pau, a considérablement contribué à l'affluence croissante des voyageurs.

Quelques malades atteints d'affections de la poitrine et du larynx se rendent aussi à Hyères (Var), qui est la situation la plus chaude et la plus abritée du côté de la Provence. On s'y rend de Paris en vingt-quatre heures.

Il est à la connaissance de tout le monde que bien des maladies des organes respiratoires, après avoir longtemps résisté à l'emploi rationnel et habilement dirigé des remèdes les plus énergiques et les plus vantés, ont cédé à un séjour prolongé dans une station d'hiver.

La raison de ces effets, en apparence merveilleux, c'est que le malade enlevé à ses occupations, soustrait aux vicissitudes atmosphériques et à des causes nuisibles souvent en grand nombre, est transporté dans un milieu où les agents de la vie l'impressionnent plus avantageusement. Là, la bienveillante nature semble intervenir puissamment. L'âme s'épanouit, l'esprit se calme, la fibre irritée par la douleur se détend et les pores des tissus organiques livrent un facile passage aux principes qui doivent apporter d'heureuses modifications à l'organisation en souffrance.

Les besoins incessants d'une civilisation active, les maux qui en sont inséparables, et l'influence d'une médecine rationnelle, expliquent, justifient la vogue toujours croissante dont jouissent les villes d'hiver depuis le commencement de notre siècle. Ajoutez à cela que les moyens de communication de province à province, de pays à pays, devenus dans ces derniers temps plus faciles et plus prompts, ont dû naturellement donner une nouvelle impulsion à la mode d'abandonner capitales et villes pour le séjour des stations d'hiver, avec l'espoir d'y trouver la santé au milieu des plaisirs. Mais qu'on ne sache bien les villes d'hiver ne sont réellement favorables qu'à la condition expresse pour les malades d'exécuter scrupuleusement les prescriptions d'une sage hygiène.

D^r H. van HOLBEEK.

COUR CRIMINELLE DE L'ILE MAURICE.

Suicide d'un négociant ruiné par un vol. — Apparition. — Arrestation du voleur. — Le mort vivant. — Aveux et condamnation de l'accusé.

Il y a environ six mois que le sieur Clodomir Frénois, riche négociant de l'île Maurice, appartenant aujourd'hui aux Anglais, fut trouvé dans son habitation mort et horriblement mutilé. Son cadavre gisait à terre, sa figure avait été entièrement brisée par une arme à feu, et sur le sol se trouvait un pistolet avec lequel le suicide avait été opéré. On trouva sur la table, à côté du suicidé, la lettre suivante :

« Je suis ruiné... un escroc m'emporte 25,000 liv. sterling... il ne me reste plus que le déshonneur et je n'y veux point survivre. Je laisse à ma femme le soin de distribuer à mes créanciers les biens qui nous restent, et je prie Dieu, mes amis et mes ennemis de me pardonner ma mort... Encore une minute, et je serai dans l'éternité! »

« Signé, CLODOMIR FRÉNOIS. »

Grande fut la consternation que causa cet événement. Sa veuve, en proie à une douleur inconsolable, deux mois après l'affreuse fin de son époux, entra dans le couvent des Pénitentes, laissant à un neveu de son mari, médecin, le soin de répartir le restant de l'actif.

Cependant les héritiers privilégiés de Frénois apprirent par des lettres reçues de Portsmouth (Angleterre) qu'un vol commis chez lui avait provoqué sa fin; on fit des recherches, et l'on découvrit que la date de ce vol

coïncidait avec l'époque de la disparition du nommé John Moon, ancien employé de sa maison, dont on n'avait plus entendu parler. Quelque temps après le partage des biens, John Moon reparut dans l'île, et, interpellé sur le but de sa fuite, il soutint qu'il avait reçu la mission de son maître d'aller en France pour y recouvrer des créances, qui du reste étaient périmées, et que si Clodomir Frénois avait fait peser dans sa correspondance sur lui d'injurieux soupçons, c'était pour trouver un prétexte de justifier un déficit dont lui seul était l'auteur.

Cependant, il y a environ quinze jours, M. William Burnett, principal créancier de Clodomir Frénois, entendit à cinq heures du matin quelqu'un frapper à sa porte; il fit ouvrir, et sa servante lui annonça qu'un étranger qui avait le plus grand intérêt à garder l'inconnu désirait l'entretenir en secret. L'honorable M. Burnett se leva et descendit au parloir.

L'étranger, qui tenait alors en main un numéro du *Morning-Post*, et qui lui tournait le dos en lisant, s'était jeté dans un fauteuil, comme, aurait fait un ami de la maison.

— Sir, lui dit William Burnett, qu'y a-t-il pour votre service?

L'étranger se tourna et salua avec courtoisie. Au même instant M. Burnett poussa un cri perçant.

Il venait de reconnaître Clodomir Frénois, son débiteur, qu'il avait cru mort et mutilé, et aux funérailles duquel il avait assisté.

Ce qui se passa entre l'inconnu, Burnett, et sa servante, pendant cette matinée, resta enveloppé dans le plus grand secret. On vit sortir plusieurs fois William Burnett agité, et ceux qui le suivirent le virent entrer chez le magistrat chargé des procès criminels.

Le lendemain, au moment où John Moon prenait le thé sous les palmiers de son jardin avec une Circassienne qu'il avait achetée depuis peu, les policemen l'arrêtèrent et le conduisirent à la prison d'Etat.

Peu de temps après, John Moon paraissait devant la cour criminelle, prévenu de vol de confiance avec effraction, commis chez feu Clodomir Frénois. Il souriait avec l'assurance d'un homme qui n'a rien à craindre.

Le président lui ayant demandé s'il avouait son crime, celui-ci répondit que l'accusation était absurde, que, pour qu'il fut condamné, il fallait un témoignage certain, et que ni la veuve du défunt ni aucun autre employé n'avait entendu parler du prétendu vol.

M. LE PRÉSIDENT. — Affirmez-vous votre innocence? MOON. — Je la proclamerais devant le cadavre même du défunt, mon maître, si cela était nécessaire.

M. LE PRÉSIDENT, d'une voix émue: Eh bien, John Moon, faites le, puisque telle est aussi notre volonté, et que Dieu sauve votre âme!

En ce moment, une porte s'ouvrit, et Clodomir Frénois, le suicidé, s'avança vers la barre en fixant sur l'accusé de terribles regards.

Un murmure d'horreur s'éleva dans l'assemblée; toutes les femmes s'enfuirent. John Moon tomba sur ses genoux et avoua son crime. Au même instant, sir Jones West, avocat de l'accusé, se leva et demanda que l'on fit constater l'identité du témoin à charge. « Les aveux arrachés à la peur, dit-il, ne sauraient être reconnus sincères, et le juge sur son siège ne doit pas se laisser impressionner par des ressemblances de physique et d'organes, difficiles mais possibles à trouver. Avant de nous accuser en qualité de négociant lésé, prouvez qui vous êtes et par quel hasard la tombe, qui vous reçut broyé par les balles, vous a rendu plein de vie et de santé. »

CLODOMIR FRÉNOIS, LE SUICIDÉ. Voici l'historique du passé: il suffira pour établir ma qualité. Lorsque je m'aperçus du vol commis par l'accusé, il avait fui et toutes les tentatives faites pour l'attraper eussent été infructueuses. Je résolus d'en finir avec la vie pour ne pas voir mon déshonneur... il était sept heures du soir, j'écrivis la lettre qui fut trouvée sur ma table, et j'armai mon pistolet. Après avoir fait une courte prière, je mis l'arme dans ma bouche et le doigt sur la détente, quand... j'entendis des coups à la porte de ma rue. Je cachai l'arme... J'allai ouvrir... Il entra un homme que je reconnus pour le gardien des morts... Il portait dans ses bras un cadavre destiné à mon neveu le médecin, car le tribunal sait la rareté des cadavres destinés à la dissection... Il fut d'abord fâché de me rencontrer.

— Est-ce mon neveu qui vous a demandé cela? lui dis-je.

— Non, monsieur, mais je lui en offre quand il s'en trouve, de grâce n'en parlez pas; je perdrais ma place de garde des tombes... Il venait de me pointer une idée... Je donnai deux pièces d'or au résurrectionniste en lui disant que cela suffisait, et je portai le mort jusqu'à mon cabinet. Il était de la même taille que moi; c'était le corps d'un pêcheur que sa famille avait abandonné moyennant une misérable redevance. O reste du pauvre! lui dis-je en me signant, pardonne si je te brise... c'est pour empêcher la ruine de vingt familles. Viens le

succès, et, je te jure, ta famille sera la mienne, et nous dormirons tous les deux dans la tombe que tu auras occupé le premier. (Emotion bruyante dans l'assemblée).

Alors je me dépouillai de mes habits, j'en revêtis le mort; puis, appliquant mon pistolet sur la face du cadavre, je lâchai le coup qui m'était destiné, et presque toute la figure fut emportée... Il était impossible de reconnaître la substitution. (Mouvements prolongés).

Après cet acte accompli, je pris d'autres habits très-simples. Je me rasai les favoris et les sourcils, et le matin me voyait sur un vaisseau français faisant voile vers le continent. Ce que j'ai prévu m'est arrivé. Mon indigné commis, à la nouvelle de ma mort, s'est cru en sûreté; il ne savait pas que, tandis qu'il vivait insouciant à l'île Maurice, je découvrais les placements de mes fonds qu'il avait faits en France; enfin la fraude s'est dévoilée... et, grâce aux soins de mon honorable ami William Burnett, qui a reçu ma première visite, la justice sera satisfaite.

La cour de justice, sans désespérer, a condamné John Moon à une détention perpétuelle.

La foule a accompagné chez lui M. Clodomir Frénois et sa femme, relevée de ses vœux ecclésiastiques, au bruit de mille acclamations.

(Phare de la Loire).

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

L'administration de la *Mode Illustrée*, 56, rue Jacob, à Paris a publié samedi dernier, dans son numéro 42, les dessins des nouveaux Manteaux et Paletots d'hiver pour cette année, avec double format de Patron en grandeur naturelle. Prix de ce numéro séparément: 1 fr. — Prix du trimestre d'abonnement à la *Mode illustrée* (13 numéros [N^{os} 40 à 52], y compris le numéro contenant les Manteaux) 3 fr. 50. Payables en un mandat sur la poste à l'ordre de MM. Firmin Didot frères, fils et C^{ie}, ou en timbres-poste.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 17 au 23 Octobre.

NICE.	b. <i>St-Joseph</i> , c. Pisan,	en lest
ID.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	m. d.
MENTON.	b. <i>Lagarde</i> , c. Benvenuto,	poteries
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert.	en lest
ID.	id. id. id.	id.
MARSEILLE.	b. <i>Avenir</i> , c. Laudi,	id.
VINTIMILLE.	b. <i>St-Jean</i> , c. Sibono,	id.
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
ID.	id. id. id.	id.
ST-REMO.	b. <i>Providence</i> , c. Gazzolo,	briques
FINALE.	b. <i>Conception</i> , c. Ginochio,	charbon
MARSEILLE.	b. <i>Miséricorde</i> , c. Marcenaro,	m. d.
STE-MAXIME.	b. <i>St-Christophe</i> , c. Palmaro,	vin
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	m. d.
ID.	b. <i>Caroline</i> , c. Barale,	id.
MENTON.	b. <i>Vierge des Anges</i> , c. Palmaro,	bois à brûler
VINTIMILLE.	b. <i>Conception</i> , c. Sibono,	m. d.
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.

Départs du 17 au 23 Octobre 1863.

VINTIMILLE.	b. <i>St-Joseph</i> , c. Pisan,	en lest
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
VOLTRI.	b. <i>Lagarde</i> , c. Benvenuto,	poterie
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ID.	id. id. id.	id.
GÈNES.	b. <i>Avenir</i> , c. Laudi,	m. d.
NICE.	b. <i>St-Jean</i> , c. Sibono,	id.
ID.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ID.	id. id. id.	id.
CANNES.	b. <i>Providence</i> , c. Gazzolo,	id.
NICE.	b. <i>Conception</i> , c. Ginochio,	charbon
GÈNES.	b. <i>Miséricorde</i> , c. Marcenaro,	m. d.
MENTON.	b. <i>St-Christophe</i> , c. Palmaro,	vin
NICE.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ID.	b. <i>Vierge des Anges</i> , c. Palmaro,	m. d.
ID.	b. <i>Conception</i> , c. Sibono,	id.
ID.	b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest

Bulletin Météorologique du 18 au 24 Octobre 1863.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRACE			ÉTAT ATMOSPHÉRIQUE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
18 Sbre	18	20	20	beau	nul.
19	20	21	21	id.	id.
20	20	21	22	id.	id.
21	19	21 5/10	22	id.	id.
22	20	21 5/10	22 5/10	id.	id.
23	19	20	21	id.	id.
24	19	19	21	id.	id.